Document generated on 07/16/2025 5:05 p.m.

Liberté

LIBERTÉ
ART & POLITIQUE

Le voyageur spasmodique

Robert Lévesque

Volume 50, Number 4 (282), November 2008

Arthur Buies, notre contemporain

URI: https://id.erudit.org/iderudit/34703ac

See table of contents

Publisher(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (print)
1923-0915 (digital)

Explore this journal

Cite this article

Lévesque, R. (2008). Le voyageur spasmodique. *Liberté*, *50*(4), 45–51.

Tous droits réservés © Collectif Liberté, 2008

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/

érudit

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

https://www.erudit.org/en/

Le voyageur spasmodique

Robert Lévesque

À 34 ans, en 1874, Arthur Buies n'est pas le *plus grand écrivain de son siècle*, comme il avait facétieusement promis de le devenir à sa sœur aînée, Victoria, sept ans auparavant... Né deux mois et des poussières avant Zola, il a du retard... N'empêche ! Bel homme, fine plume, conférencier amateur, esprit libre-penseur, retour d'Europe deux fois, célibataire, buveur, il est *absolument moderne*, et son pedigree est atypique : l'animal est de race, l'aura est brumeuse, belles manières, c'est un fugueur-né qui n'avait fait que passer au Trinity College de Dublin (avant Wilde) et qui, à Paris, a fait le godelureau au lycée impérial Saint-Louis, excellant à rater son bac et quatre fois plutôt qu'une ! On sait que l'aventurier descendit en Sicile en 1860 pour s'engager auprès de Garibaldi, prenant la poudre d'escampette à Naples (avec sa solde ? comme Rimbaud le ferait). Il a du sang écossais par son père, qui l'abandonna alors qu'il avait un an ; ce père enfui, il le tue en jouant de l'orthographe : foin de Buïe, ce sera Buies.

À Montréal, en 1874, sept ans après la création de la Confédération qu'il n'a de cesse de critiquer comme il n'a de cesse d'éperonner les grosses *picouilles* ultramontaines de l'Église catholique, le gaillard est alors une star de l'Institut canadien, qui pourtant l'a rayé de ses registres l'année précédente pour cotisations impayées... On le dit avocat, il est plutôt journaliste : en moins de deux ans il a fondé et fermé deux hebdos progressistes au ton fier, sa *Lanterne*, son *Indépendant*. C'est un bourgeois bohème, un « bo-bo », dirait-on aujourd'hui. En 1874, au détour d'un article dans *Le National*, il se brosse le portrait : « Arthur Buies, chroniqueur, voyageur spasmodique, que le sort a fait par ironie seigneur, et pour tout de bon bohème incurable. »

Seigneur, il l'est par ses grands-tantes Drapeau de Rimouski, qui l'ont élevé dans la soie et les sauces fines, enfance protégée dans un manoir sur les bords du grand fleuve... Bohème, il l'est devenu par la force des choses, enfant qui n'a pas connu sa mère,

pensionnaire indiscipliné, adolescent précoce, fils repoussé au loin par un père affairiste insensible, jeune homme avant l'heure, Parisien que Paris n'adopta pas, soldat fantasque, rêveur ambitieux, dandy aux semelles de vent impeccables, républicain raffiné, habitué des buvettes rue Saint-Denis, incurable défenseur de la liberté, dont il écrira que « rien ne forme plus vite que son usage ». Pas facile d'être un Arthur Buies au Canada français. Avant-goût de la plainte d'Ovide Plouffe : il n'y a pas de place pour les Arthur Buies du monde au Québec (en 1874, et guère mieux aujourd'hui !).

Sans doute est-ce pour cela, tout cela, la rumeur, la méfiance, le blocage professionnel, le jeu politique, la guerre ecclésiastique, l'absence de disciples fonceurs, la médiocrité de la presse canadienne-française dont il dénonce « le spectacle affligeant », la misère intellectuelle ambiante, l'absence de style dans la maison, qu'il avait voulu, sans y parvenir, faire sa vie à Paris, ce grand Paris qui ne daigna pas le reconnaître (mais il n'y avait pas mis tellement d'efforts... un flirt avec la vieille George Sand, peut-être...). En tout état de cause, en cette année 1874, à 34 ans, il pense donc à s'exiler pour de bon aux États-Unis, prenant le 10 juin un train pour San Francisco, avec en tête l'idée de se faire engager au journal francophone de cette ville californienne. Une crise sentimentale, une liaison amoureuse explosible (les experts ne savent pas), aurait donné à Buies des ailes (les ailes de la fuite, les ailes du désir), et au seigneur comme au bohème la bougeotte, jusqu'aux spasmes...

° ° °

Ce départ définitif, qui ne sera qu'un voyage avec retour et qui nourrira l'une de ses plus fameuses chroniques au *National* (16 articles, du 18 juillet au 8 octobre 1874), il l'effectue cependant en pleine dépression psychologique. L'insomnie d'abord, qui s'abat sur lui à l'approche de la partance (« Depuis près d'un mois, je n'avais pu trouver deux nuits de sommeil ») et qui ne le lâche pas à bord (traversant l'Illinois : « Oh ! les longues heures, les longs jours et les longues et interminables soirées que j'ai passés sur

la plateforme des cars, incapable d'occuper mon esprit à quoi que ce fût, incapable de sommeiller, seul, seul, toujours, toujours seul ! »). Lorsqu'il arrive à Toronto, s'enfonçant dans un tel accablement (« un désespoir si grand »), il prend sur un coup de tête un train en sens inverse, revenant à Montréal :

> Ce voyage inutile à Toronto m'avait coûté trente dollars, et je n'en avais que trois cents en tout et partout pour me rendre à San Francisco, et, là, *attendre la destinée*. Je repartis donc avec deux cent soixante-dix dollars, le voyage, au bas mot, tous frais compris, devait m'en coûter cent quatre-vingts. Mais, que m'importait la valeur de ces chiffres ? Je songeais bien à cela ! Tout en moi était brisé ; je cherchais un coin de terre inconnu, lointain, où jeter *mon reste de vie*.

Sur la plateforme des cars, dans le wagon à couchettes en bois couvertes de cuir de rhinocéros, ou assis sur une banquette poussiéreuse qui gémit et salit son costard, Arthur Buies maudit son voyage, ronge son frein, passe « par tous les chagrins » et, lorsqu'il écrira sa série d'articles, au retour, sans rien en gommer d'intime, il se remémorera avec une élégance de plume son malheur, sa tristesse, sa mélancolie, son isolement : « [...] on ne sent pas d'attrait à lier connaissance avec des gens qui n'ont ni votre éducation, ni vos habitudes, pour qui tout ce que vous aimez est étranger ou puéril [...] ». Snob ? Il écrit : « Je n'ai pas trouvé, [...] pendant toute une semaine, une seule personne dont la conversation m'offrit un intérêt de cinq minutes. » Fragile, plutôt. Troublé. Il note : « [...] il y avait sur ma pensée je ne sais quel voile qui me dérobait la vue de tout ce qui aurait pu la distraire ou la charmer ». S'il cite Musset (*venu dans un monde trop vieux*), le seul écrivain qu'il convoque avec Fenimore Cooper et Dante (pour les cercles de l'Enfer, bien sûr), ce n'est pas pour rien ; ce romantique déprimé est au bout du rouleau, la cadence lente du train l'ensevelit dans son malheur : « [...] j'ai compté chaque battement de mon cœur, et cela a duré toute une semaine ; la souffrance ne se mesure pas au temps, mais à la violence ; une semaine comme celle-là, c'est un siècle d'*enfer* ».

° ° °

« Je partis seul », écrira-t-il. Il le restera, de toute évidence :

> Pendant un mois [ce qui comprend l'aller-retour, cinq jours de désarroi à San Francisco, quatre jours d'attente d'une traite bancaire à Omaha] j'ai été comme un captif tenu au silence; je n'ai pas eu un ami, pas même un compagnon, pas la plus légère sympathie, alors même qu'une sympathie quelconque eût été pour moi un trésor inestimable.

En fait, il note deux rencontres. D'abord, celle, à l'aller, d'une femme qui « avait un air plus distingué que les autres » et dont il s'approcha, lui déclinant ses noms et qualités, lui montrant quelques articles de presse le concernant. « [...] ce fut là mon malheur », écrit-il, cette femme étant un bas-bleu : « Le bas-bleu, lecteur, c'est le hanneton, c'est le vésicatoire, c'est la mouche-à-miel de l'homme de lettres. » Il était pincé : « Tout le long de la route je fus condamné à un système de politesses irritantes qui heureusement, une fois remplies, me donnaient une excuse pour m'échapper. » La seconde rencontre qu'il note, c'est celle, au retour, d'un homme d'allure courtoise qui l'invite à boire un cognac, qui parle plusieurs langues, lui offre un cigare, mais s'avise de lui subtiliser, avant de descendre, son porte-monnaie : « Vingt-cinq dollars, toute, toute ma fortune, s'étaient envolés ! »

Mais cet homme, élégant et désemparé, raffiné et neurasthénique, solitaire et imbu de lui-même, triste et satiriste, qui sait manier la langue et la superbe, cet homme qui se reconnaît « un pudique dédain » envers le *vulgum pecus*, il voyage tout de même, le train file vers sa *destinée* qu'il attend, son *reste de vie* à jeter, et son cœur bat au rythme des jours de morne plaine, des arrêts aux gares pour avaler blés d'Inde, saucisson, confiture (« il se forme au-dedans de vous une boule de ciment sur laquelle vous précipitez une tasse de café qui la met en fermentation »), puis des nuits d'étoiles filantes, et la suie au visage au retour de la plateforme des cars. Il observe le personnel noir (il écrit *nègre*), admirant cette classe de gentleman :

> [...] lorsqu'on arrive à Ogden, le nègre n'est pas seulement votre égal, il est tellement au-dessus de vous que vous avez envie de l'aider à sa toilette et de lui présenter toutes vos lettres de recommandation pour qu'il vous regarde d'un bon œil.

Il décrit également « les premiers antilopes » qu'il aperçoit après Cheyenne, étonné qu'ils ne soient pas effarouchés par le bruit du train : cet antilope (Buies utilise le masculin pour l'algazelle canadienne)

> vient jusqu'à deux ou trois arpents de la ligne, écoute avec sa tête fine et douce, suit longtemps du regard, et, parfois, comme s'il voulait imiter le roulement du train, il part de ce galop cadencé et presque rêveur qui fait tendrement frissonner la plaine.

Si l'antilope et le chien de prairie (« un petit être fantastique ; c'est un original et un railleur ») le touchent, lui sont des frères, son regard sur la descendance des « terribles Indiens », qu'il connaît par l'imagination des romanciers, est dur, d'une lucidité sans pitié :

> [...] on ne voit plus d'Indiens que des misérables, déguenillés, sordides, restes avilis de tribus guerrières [...]. Ils n'ont pas conservé la plus légère teinte de cette poésie qui accompagne toujours la ruine, quelque lamentable qu'elle soit ; [...] et l'on se sent incapable de les plaindre en oubliant de suite ce qu'ils ont pu avoir autrefois de fierté et de liberté.

De liberté... Et pourtant, l'œil sec sur la plateforme du car, cherchant en vain la vue d'un buffle, d'une bufflesse, Buies sait que le chemin de fer lui-même a brisé la vie de ce peuple jadis intrépide ; il écrira, se remémorant les romans de Cooper et ce monde d'avant, cette

> histoire de souffrances, d'atrocités, d'héroïsme obscur au terme de laquelle le Blanc isolé, sans protection, a fini par l'emporter sur les

tribus d'Indiens aujourd'hui anéanties ou rejetées dans les régions presque inhabitables du Nord.

° ° °

La vue des Rocheuses, l'atteinte du point le plus élevé auquel parvient le train dans les sierras, les pics qui touchent aux nues, les élans des montagnes, tout cela l'excite, ne peut que l'exalter, c'est l'ensoleillement psychologique de son voyage, un spasme de beauté, une clarté avant la rechute dans le noir qui sera terrible au bout du voyage, la gueule au sol de la chambre 65 du *Lick House* à Frisco. Il écrira de ce passage dans une nature « glorieuse », de Truckee jusqu'à Sacramento, accusant le coup des figures épanouies de ces voyageurs *qui n'ont pas son éducation* : « [...] on se sent soi-même renaître et grandir sur les ailes infinies de l'imagination ».

Terminus à Oakland, ses chênes verts, ses parcs, ses vignobles, océan de fleurs et de feuilles; là, dans ce paradis, Jack London va naître bientôt. Buies prend alors le ferry qui traverse la baie, puis un omnibus qui le conduira à l'hôtel. Il a choisi le *Lick House* parce qu'il est « princier ». Mais c'est un homme accablé de fatigue, qui se sent « mort avec toutes les apparences de la vie », « un proscrit volontaire », « un cadavre pensant [...] qui n'avait plus de conscience que pour souffrir », qui foule les tapis du hall et demande sa clef. C'est un samedi soir. Dans le miroir de la chambre 65, il se voit le faciès imprimé de suie et de poussière : « [...] je ressemblais d'assez près aux Indiens que j'avais vus le long de la route ». Il va rester deux heures dans le bain à se frotter avec rage, à laver et relaver ses cheveux. Puis, vers onze heures, il sort. Cette ville n'a que trente ans. Elle grouille de théâtres, de saloons, de restaurants, va-et-vient incessant. « J'entrai dans plusieurs saloons et pris un verre chaque fois [...]. » Il regarde, écoute : « Fût-il au fond d'un désert, l'homme prête ainsi l'oreille instinctivement [...]. » La peur de l'isolement absolu le prend. Il retourne à l'hôtel. Il va craquer, le seigneur bohème. Les spasmes l'attaquent. Il tombe au sol, face contre parquet, croyant qu'il va mourir; il écrira (« Je me réservais d'écrire mon voyage [...] »),

en revivant cette scène-panique : « [...] mourir là, seul, loin de tous les miens, sans un ami pour entendre ma dernière parole ! » Vanité funeste...

Dans cette chambre de Frisco, Arthur a alors une pensée pour sa mère, Léocadie d'Estimauville, une femme dont il ne peut avoir un seul souvenir. Il écrit : « [...] il me sembla que ma mère, que je n'avais jamais connue, écartait le plafond de ma chambre et venait doucement vers moi pour me prendre dans ses ailes [...] ». Cinq jours plus tard, après avoir battu les trottoirs de bois de la ville, et s'être rendu compte que le *Courrier de San Francisco* n'est qu'un canard publicitaire, il prend sa décision : sa garde-robe vendue à un fripier pour 40 $, il repart pour Montréal. C'est un adieu à sa jeunesse, « cet atroce et funeste voyage » ; il écrira à la fin de sa série de chroniques intitulée *Deux mille deux cents lieues en chemin de fer* : « Je vais désormais flotter sur l'épave de ma vie jusqu'à ce que j'atteigne le port immortel, et personne n'entendra plus les accents de ma voix dans le ciel brumeux qui s'assombrira de jour en jour autour de moi... »

Il va se marier à 49 ans, mourir à 61 ans rue d'Aiguillon, à Québec, en 1901. La patrie, comme son père, l'abandonnera, s'en moquera ; Valdombre, le Grignon pamphlétaire à la bile grasse, écrira : « Toute sa vie, il chercha les honneurs, il convoita les glorioles, mais la patrie qui n'est pas si bête ne lui a rien donné. »

La figure flamboyante et sombre d'Arthur Buies a laissé dans l'histoire du journalisme canadien-français du XIX^e^ siècle le seul, le grand exemple d'un chroniqueur aussi perspicace, lettré, progressiste, malicieux et libre. Un intellectuel que l'école, comme ce qui tient lieu d'intelligentsia, ignore encore aujourd'hui...